

Essais québécois

Numéro 41, septembre–octobre–novembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19829ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1990). Compte rendu de [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (41), 22–27.

LE PLAISIR... D'ENSEIGNER

Pierre-Yves Boily
Stanké, 1990; 14,95 \$

Depuis quelques années, on parle plus fréquemment des problèmes reliés à la profession d'enseignant au secondaire. On parle de « burn-out », de délinquance, etc. Le livre de Pierre-Yves Boily s'intéresse à la question en se plaçant du côté des professeurs. En vingt-cinq très courts chapitres, il fait le tour de toutes les bêtes noires de la profession. Prenant le ton et le langage du pédagogue, l'auteur part pourtant avant tout de la redécouverte du plaisir d'enseigner. Il propose des pistes de réflexions pour exorciser la routine, l'épuisement professionnel, les problèmes de violence en milieu scolaire, de discipline et de motivation. Il s'interroge enfin sur les fondements de l'enseignement. Sans chercher à apporter des réponses définitives, il prêche le bon sens et le respect de ses limites.

Une première question au sujet de ce livre: à qui s'adresse-t-il? Au fil des chapitres, il devient de plus en plus évident que les professeurs en sont les destinataires. Toutefois, dans cette optique, le tour d'horizon prend des allures de synthèse des clichés de la profession et les réponses proposées restent plutôt vagues et utopistes. De plus, le langage adopté par l'auteur semble d'abord quelque peu pédant et paraît vouloir traiter les enseignants en enfants. Malgré tout, au fil de la lecture, il se dégage un optimisme certain, qui réussit à cerner et à réduire le contentieux initial. De même, de bons exemples et plusieurs caricatures viennent appuyer le propos. Bref, dans le contexte actuel, c'est un livre qu'il fallait écrire un jour ou l'autre, histoire de préciser le statut de l'enseignant.

Georges Desmeules



JOURNAL
André Laurendeau
VLB/Le Septentrion, 1990;
24,95 \$

Lire, en suivant la délirante équipée du lac Meech, le *Journal* qu'André Laurendeau a tenu pendant la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, offre de quoi nourrir la réflexion sur l'avenir du pays « sans bon sens » qu'est le Canada. D'autant que les interminables palabres politiques des dirigeants nationaux laissent peu de substance pour alimenter nos patriotismes, et cerner les choix possibles.

Entrepris avec le début des travaux de la Commission Laurendeau-Dunton, le *Journal* de Laurendeau est tenu au jour le jour. L'auteur y consigne impressions et interrogations, autant que frustrations et déceptions. Confronté, dans le cadre de son mandat de commissaire, aux interlocuteurs les plus divers, il est amené constamment à s'interroger sur l'avenir de la Confédération canadienne. La vision de Laurendeau veut être celle de l'observateur impassible, mais les événements

frustrants qui se produisent un peu partout au cours de la tournée provoquent bien vite chez lui, et de façon persistante, l'inquiétude sinon le scepticisme quant au maintien du Québec au sein du Canada.

Les réflexions de l'auteur entraînent la lecture vers une évaluation essentielle de ce que le Québec a vécu depuis la Révolution tranquille. L'affirmation du Québec comme « communauté culturelle », puis comme « société distincte » se traduit chez André Laurendeau en une conviction profonde que le Québec forme une nation.

La lecture force aussi à saisir pourquoi le fossé est encore plus grand aujourd'hui entre les deux solitudes. L'auteur avait compris que seuls un relèvement du niveau d'éducation et l'instauration d'une économie forte pourraient garantir la survie culturelle du Québec. Pendant que Québécois et Qué-

bécoises se dotaient d'une identité de plus en plus originale et solidement structurée au plan économique, l'autre solitude restait bien assise sur ses convictions et ses préjugés quant aux possibilités d'évolution du Québec.

Le *Journal* d'André Laurendeau ajoute un point de vue unique à la compréhension des trois dernières décennies de notre histoire. Il aide, et combien, à comprendre les enjeux actuels. À lire, même si Meech a sombré dans sa mare!

Reine Bélanger

DANS L'ŒIL DE L'AIGLE

Jean-François Lisée
Boréal, 1990; 29,95 \$

Oyez, oyez! Voici le livre de l'année sur le Québec! Le plus original, le plus important!

Dans l'œil de l'aigle tient à la fois de l'histoire immédiate et de l'enquête journalistique. Du coup, Jean-François Lisée, qui fait preuve ici d'une maîtrise impressionnante des deux disciplines, se hisse au rang des grands enquêteurs, c'est-à-dire au niveau des Pierre Godin (*Daniel Johnson*) et des Jean Lacouture (*De Gaulle*).

Lisée s'est d'emblée placé au cœur du triangle Québec-Ottawa-Washington. Certains y avaient déjà pensé, qui ont cependant abandonné en appréhendant (à tort) d'insurmontables difficultés. D'autres ont en somme minimisé ou ignoré l'importance du sujet et se sont rabattus sur les relations plus visibles et pour ainsi dire plus spectaculaires entre Paris et le couple Québec-Ottawa.

En résumé, si Washington préfère que ne se matérialise pas l'éventuelle indépendance du Québec, elle s'y intéresse pourtant et observe la situation de près depuis assez longtemps. Ainsi, le jour où l'hypothèse deviendra réalité, les dirigeants américains ne seront nullement pris au dépourvu; on ne fera pas appel aux *Marines*, on composera sans trop de peine avec la nouvelle situation. Politique de « non-ingérence et non-indifférence », adaptée à la sauce américaine, dont l'auteur retrace méticuleusement l'élaboration sous les présidents qui se sont succédés à la Maison Blanche, depuis John Kennedy, curieux sympathisant de la cause souverain-

niste, à Ronald Reagan, plutôt ignorant et indifférent.

Lisée à la quelques milliers de pages de documents, dont plusieurs provenant du Département d'État américain sont toujours inédits. Entre autres, en annexe, un texte passionnant datant d'août 1977, exprimant la position « attentiste » du gouvernement américain moins d'un an après l'élection du Parti Québécois.

L'auteur a en outre rencontré en entrevue les principaux acteurs et des observateurs attentifs de la politique québécoise pendant les trois dernières décennies, consuls et ambassadeurs américains, canadiens, québécois ou autres, responsables du Pentagone, journalistes et professeurs d'université, fonctionnaires de rangs divers, agents secrets, hommes d'affaires, près de 250 personnes. La plupart se sont exprimés avec une remarquable franchise et certains se sont même étonnés qu'on ne les ait pas interrogés plus tôt. À l'évidence, plusieurs hauts responsables américains ont une perception de la problématique québécoise beaucoup plus correcte et beaucoup moins hystérique que leurs homologues canadiens. Ces derniers mois, on aurait pu souhaiter que ces derniers prennent information et conseil à la Maison Blanche!

Roland Gagnon

L'EFFET CAMÉLÉON

Claude Paquette
Québec/Amérique, 1990;
19,95 \$

Autant l'avouer tout de go... j'ai lu *L'effet caméléon* avec un certain agacement,... « comme un feeling de bimbeloterie faussement intellectuelle au service du candide moyen » Bon! Je me relis et je conviens presque de la désinvolture du jugement. Le doute. Je veux, à mes propos, éviter l'effet boomerang. Je me reprends.

L'ouvrage est soigné, les chapitres équilibrés, la page couverture accrocheuse — enfin, il faut aimer le genre —, et le tout est imprimé sur du papier désencré et recyclé (!). À remarquer, le côté éminemment pédagogique de la mise en pages, avec un certain nombre de figures, d'encadrés, de tableaux, de rappels, etc.



Il faut dire que l'auteur est un habitué des conférences dans les entreprises et les sociétés. Cela se voit.

Claude Paquette nous rappelle, donc, que le citoyen ordinaire ou encore hors de l'ordinaire (politicien, chef d'entreprise, etc.) rencontre, tant dans sa sphère privée que sur le plan professionnel, nombre de contradictions qui ne sont pas toujours faciles à vivre et qui l'amènent à *patiner* avec plus ou moins d'élégance et de confort: effet caméléon.

J'avoue avoir lu quelques exemples avec un certain plaisir. Ainsi la fantaisie de Marie Fisher, directrice d'une école publique et membre d'un comité de promotion et de valorisation de l'école publique qui, pour sa propre fille, a choisi l'école privée. Suave! Autre cas rafraîchissant: Joe Clark s'indigne, début juin 1989, du massacre de la place Tian Anmen et fait appel à des sanctions économiques serrées. Le 2 août de la même année, le Canada consent un premier prêt de 100 millions de dollars à la Chine puis un second de 130 millions le 30 septembre. Suave, bis!

En bout de piste, l'auteur, après nous avoir invité entre autres à une auto-exo-analyse (sic), nous exhorte enfin — il nous offre d'ailleurs quelques recettes pratiques pour y arriver — à plus de cohérence, maître-mot de son ambitieux projet de conscientisation. Louable. Sauf que voilà que cela me reprend. J'entends maintenant *L'effet caméléon* comme la harangue d'un preacher jovialo-techniciste. Décidément, je dois être *dû pour l'effet boomerang*.

Jean-Pierre Lamoureux

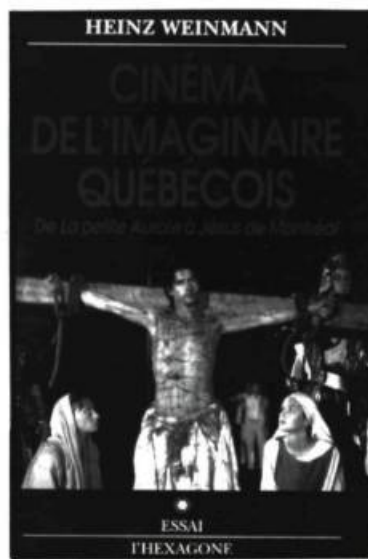
CINÉMA DE L'IMAGINAIRE QUÉBÉCOIS

Heinz Weinmann
L'Hexagone, 1990; 19,95 \$

Heinz Weinmann signait en 1988 un remarquable essai sur le passage de la société canadienne-française à la société québécoise intitulé *Du Canada au Québec* (L'Hexagone, 1987) qui lui valut le prix Victor-Barbeau de l'Académie canadienne-française. Avec ce nouvel ouvrage fort captivant, il continue son « enquête généalogique collective », mais cette fois en questionnant l'imaginaire des Québécois à travers le cinéma et plus particulièrement à travers huit films produits entre 1951 et 1989.

Après quelques préliminaires sur les rapports entre le cinéma et l'imaginaire où il s'inspire principalement des théories incontournables d'Edgar Morin dans *Le cinéma ou l'Homme imaginaire, un essai d'anthropologie*, il saute rapidement à la notion de « roman familial » énoncée par Freud puis reprise et élaborée par Marthe Robert dans *Le roman des origines et origines du roman* (Grasset, 1972). Toutefois, sans définir précisément cette notion qu'il sous-entend, Weinmann se lance dans son analyse en essayant de mettre à nu le « roman familial » reconstitué à l'intérieur de chacun des films choisis qui, selon lui, correspondent à des étapes distinctes dans le processus de développement de la société québécoise. Le résultat de ses analyses est le suivant: *La petite Aurore, l'enfant martyr* (1951-52) de Jean-Yves Bigras, *Ti-Coq* (1952) de Gratien Gélinas et *Mon oncle Antoine* (1971) de Claude Jutra correspondent à des étapes de « passage difficile » où le Canada français s'érige en une nouvelle société, le Québec. Sans toutefois rejeter entièrement l'héritage du Canada français cristallisé dans ses institutions politiques, sociales, religieuses et familiales et qui constituent en quelque sorte la « famille d'appartenance » des Canadiens français, ces trois films s'attachent à ce modèle familial canonisé.

Weinmann avait précédemment posé l'hypothèse que le Canada français se voyait abandonné par sa mère-patrie la France au moment de la Conquête de 1760, à par la



suite cherché à trouver de nouveaux parents d'adoption avant de s'affirmer peu à peu comme société distincte et autonome. Il y eut d'abord entre 1760 et 1820 le roi et la reine d'Angleterre se transformant en mauvais parents adoptifs et qui furent remplacés, après la révolte des Patriotes en 1837-1838, par des parents idéaux, pratiquement intouchables, soit Dieu le père et la Vierge Marie la mère. Or dans les années cinquante, ces parents idéaux commencent à être critiqués. Weinmann démontre qu'avec *La petite Aurore, Ti-Coq* puis *Mon oncle Antoine*, les orphelins finissent d'une part par s'affirmer et que d'autre part, la « Sainte Famille » peut être descendue de son piédestal. Puis arrive l'ère du référendum où avec un film comme *Les bons débarras* (1980) du duo Ducharme-Mankiewicz, la mère, monoparentale (Marie Tifo), est secondarisée au profit de l'enfant (Charlotte Laurier en Manon) qui s'affirme et dicte les règles du jeu.

De là, Weinmann continue sa démonstration expliquant que le Québec en vient en quelque sorte à renier son passé et ne jure que par ce qui est ou vient d'ailleurs. Il illustre son propos avec *Un zoo la nuit* de Jean-Claude Lauzon et *Les portes tournantes* de Jacques Savoie et Francis Mankiewicz. Puis il s'attarde longuement sur les deux derniers films de Denys Arcand. Dans *Le déclin de l'empire américain*, il met en lumière les propos évidents tenus par Arcand, à savoir qu'après avoir tout brûlé, tout rejeté, la société québécoise représentée ici par son élite intellectuelle se met à décliner, préoccupée par ses

propres satisfactions individuelles et immédiates. Finalement, Weinmann termine son essai par une magistrale analyse de *Jésus de Montréal* (1989) où il démontre qu'en reconsidérant ses institutions de base, notamment la religion chrétienne véhiculée à travers le pouvoir religieux catholique, en l'interpellant et en la critiquant, de même qu'en s'ouvrant à l'Autre, l'Étranger, la Société québécoise se tourne vers son avenir qui ne peut être qu'assurée par la reconnaissance des immigrants, ces Autres sur lesquels elle doit compter pour continuer à exister. On pourra trouver excessif cet essai mené avec verbe qui s'inscrit au cœur de l'actualité québécoise.

Esther Pelletier

APPRENDRE À LIRE DES FABLES. UNE APPROCHE SÉMIO-COGNITIVE
Christian Vandendorpe
Le Préambule, 1989 ; 28,00 \$

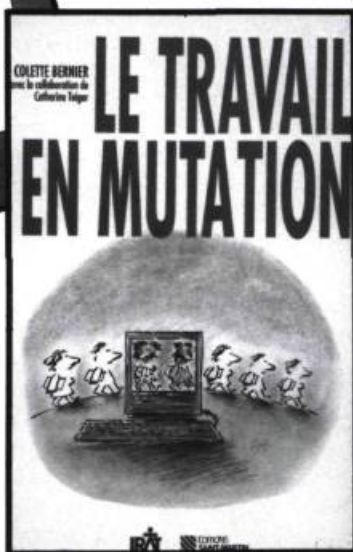
Thèse de doctorat à l'origine, l'étude de Vandendorpe cherche à déterminer si un travail sur les structures profondes des fables donne aux élèves « un avantage en matière d'anticipation, et donc de compréhension » (p. 163), « par rapport à ceux qui n'auraient lu les mêmes fables qu'au niveau superficiel » (p.12).

Après avoir passé en revue les principaux travaux de narratologie permettant d'analyser l'organisation interne du récit, le premier chapitre examine la pertinence de la « théorie des buts et plans », inspirée des recherches en intelligence artificielle, et propose un modèle de traitement algorithmique qui est appliqué à la fable « Le chêne et le roseau » : il s'agit du modèle, fréquent chez La Fontaine, « de double renversement (...) où les transformations des destinées des personnages peuvent être représentées sous la forme de deux trajec-



toires qui se croisent ou de positions valorisées qui s'échangent de l'un à l'autre » (p.40). Le deuxième chapitre est consacré aux aspects psychologiques de la représentation du récit. On y trouve notamment une synthèse de la « théorie des schémas » et une étude de la « grammaire de récit » (la *story grammar* américaine). L'auteur examine dans le troisième « la notion de structure en relation avec les attentes » du lecteur, établissant ainsi « la jonction entre théories du texte et théories cognitives » (p.13). Enfin, au quatrième, il procède à une recherche pratique effectuée dans trois classes d'élèves de 5^e année du primaire.

Pour les didacticiens de la lecture, l'intérêt premier du livre de Vandendorpe pourra venir de l'expérimentation terminale qui montre qu'un travail sur la structure de la fable et, plus précisément, que l'enseignement du schéma de double renversement permettent « à des enfants de 10 ans d'anticiper correctement le dénouement d'une fable qu'ils ne [connaissent] pas » (p.124). Les autres préféreront peut-être les pages où l'auteur résume avec pertinence les théories narratologiques de Propp à Greimas, dont le carré sémiotique est



soumis à une discussion éclairée, comme c'est le cas du reste pour la « théorie des buts et plans » et le concept de « schéma de récit » (issu de la « grammaire de récit ») : tous ces modèles sont inadéquats pour explorer la fable, constate l'auteur, contrairement au paradigme structural retenu.

Jean-Guy Hudon

CARRIÈRES ET CLASSES SOCIALES
Danielle Riverin-Simard
Saint-Martin, 1990 ; 29,95 \$

Quels sont les cheminements de carrière que nous empruntons ou traçons, à notre gré ou à celui des autres ? De quel sens alimentons-nous le parcours de notre avance en âge ? Danielle Riverin-Simard tente de répondre à ces passionnantes questions dans sa plus récente recherche. C'est avec intérêt que j'ai lu les fragments

d'histoire de vie au travail que l'auteur a recueillis auprès de 800 adultes de milieux différents. Tous ces matériaux sont utiles pour enrichir notre information, même si on a parfois le sentiment que la chercheuse est partie en quête d'un savoir que nous avons déjà.

Mais le cadre théorique qui devrait structurer et dynamiser l'analyse de ces histoires de vie est mou et boiteux, tant il se veut syncrétique. Danielle Riverin-Simard promène son lecteur à vive allure sur sa route des concepts de classe et de projet, d'adaptation ou de créativité, distinguant les voies de l'histoire personnelle, collective et cosmique (!) de chacun. Mais elle choisit son parti pris théorique avec un flou qui n'a rien d'artistique, sans compter qu'elle y superpose d'autres notions, de philosophie chinoise par exemple. À vouloir trop embrasser, on saisit mal ce qu'on voudrait circonscrire.

Je suis donc sorti de cette lecture à la fois mal à l'aise, déçu et enragé : tant de travail et si peu de précision, tant d'efforts et si peu de clarté. Et puis, quelle écriture ! Tout universitaire veut être publié, mais il oublie parfois que c'est pour être lu. Quel charabia ! Il m'a fallu m'y reprendre à deux fois pour passer au travers de certains paragraphes. Il est de bon ton de se plaindre du bas niveau orthographique ou linguistique de nos étudiants. En leur donnant à lire de tels pen-sums, on entretient le mal qu'on dénonce. Quel dommage ! Les éditions Saint-Martin nous avaient habitués à mieux.

Jean Carette

LE TRAVAIL EN MUTATION
Colette Bernier
(coll. Catherine Teiger)
Saint-Martin, 1990 ; 16,95 \$

On parle beaucoup de la troisième révolution technologique. L'introduction des équipements informatiques est censée révolutionner nos activités laborieuses : moins de tâches répétitives, plus d'autonomie, moins de travaux abrutissants, plus de souplesse dans les rapports de travail. Un rêve. Qui-conque est passé au guichet d'une banque peut se demander si le discours renvoie à autre chose qu'à lui-même. Le travail des caissières (même sous leur nouvelle appellation de

« représentante des services à la clientèle ») est-il vraiment si différent ? Est-il meilleur ?

Colette Bernier a le grand mérite de chercher les réponses au-delà des simples impressions. La thèse de doctorat, dont ce livre est un extrait, décrit et analyse les effets de l'introduction des nouvelles technologies dans trois secteurs d'activité : les banques, les services publics, les écoles et les commissions scolaires. Afin d'en mieux cerner les contours, l'auteure s'est surtout préoccupée d'une dimension capitale : le travail qui utilise les technologies informatiques s'inscrit-il dans la déqualification taylorienne ou, au contraire, peut-on en parler comme d'un travail plus qualifié, c'est-à-dire meilleur ?

La réponse est amenée avec prudence ; si le travail de l'individu n'est pas toujours enrichi, les nouvelles technologies favorisent le fonctionnement en équipe qui pousse souvent à plus de polyvalence. Si qualification il y a, elle concerne les groupes plus que les personnes. Par ailleurs, les impacts sur la division du travail sont eux aussi complexes. Il semble que s'approfondisse l'opposition entre travaux d'exécution et tâches de conception.

Ces conclusions sont importantes, car elles aident à démystifier les « technologies nouvelles ». Cela justifie amplement qu'on lise ce livre. Bien sûr, il est horriblement sociologique et n'a pas tout à fait perdu sa facture doctorale. On pourrait souhaiter y retrouver plus de vivacité dans le style et plus de vigueur dans la présentation des résultats. Mais sa pertinence et son actualité valent bien qu'on souffre un peu.

Pierre-André Tremblay

**DE TRAVAIL ET D'ESPOIR,
DES GROUPES DE FEMMES
RACONTENT LE FÉMINISME**
Collectif
Remue-ménage, 1990 ;
19,95 \$

Au mois d'avril dernier, on fêtait le cinquantième anniversaire de l'obtention du droit de vote des Québécoises. À l'occasion de ces 50 heures du féminisme, l'organisation de Femmes en tête, lançait un petit livre, synthèse d'un sondage effectué auprès des groupes de



femmes du Québec. Quelles sont les priorités des groupes, leurs actions, leur analyse ; quels modes de fonctionnement et de financement y sont privilégiés ; comment s'évalue leur action ? L'ouvrage est essentiellement descriptif : les rédactrices ont synthétisé les réponses selon qu'elles provenaient d'organismes locaux, provinciaux ou syndicaux. Si le taux de réponses ne permet pas la généralisation statistique, on remarque une grande cohérence dans les objectifs des groupes, dans leur analyse de la condition féminine. Trois thèmes rassemblent la plupart de ces préoccupations : le corps, le pouvoir, l'argent et le travail.

Très absorbés dans leurs tâches respectives, les groupes de femmes ont donc encore le temps de réfléchir... et même de répondre à des questionnaires. Matériaux en vrac pour analyse, instantané du mouvement féministe et de ses diverses composantes des années 90 : le portrait intéressera celles et ceux qui se demandent où en est le féminisme et où il va, et leur fournira abondante matière à réflexion.

Andrée Fortin

**LE CINÉMA QUÉBÉCOIS À
L'HEURE INTERNATIONALE**
Marie-Christine Abel, André
Giguère et Luc Perreault
Stanké, 1990 ; 29,95 \$

Daniel Kieffer les a d'abord tous photographiés, l'un après l'autre, dans un seul studio, ces 56 producteurs, cinéastes, interprètes, artisans et animateurs de l'industrie cinématographique québécoise. Puis, ce fu-

DES NOUVEAUX LIVRES QUI questionnent



**FEMMES ET
POLITIQUE**

Chantal
Maillé
199 pages
18,95 \$

**RICHESSSE ET
PAUVRETÉ**

Richard
Langlois
152 pages
16,95 \$



**ASPIRATION
NATIONALE**

Hubert
Guindon
250 pages
24,95 \$

EDITIONS
SAINT-MARTIN

4316, boul. Saint-Laurent, bureau 300 Montréal,
Québec H2W 1Z3 ☎ (514) 845-1695

rent les rencontres individuelles dans un même lieu, avec chacun des auteurs du *Cinéma québécois à l'heure internationale*. On y retrouvera les photos et les entrevues ainsi réalisées, précédés de trois textes de présentation. Le premier, signé par le critique et professeur de philosophie André Giguère, étudie l'évolution du cinéma québécois de 1962 à 1989. Dans le second, Marie-Christine Abel distingue le cinéma international du cinéma universel à travers des exemples québécois. Et juste avant de passer aux très belles photos de Kieffer, Jean-Claude Germain signe un fantaisiste et intelligent « avant-photos » servi à la manière d'une fiction. Quelques tableaux, des dates, certains faits liés au propos complètent la publication.

On aurait pu redouter quelque narcissisme dans les entrevues puisque chaque intervenant est appelé à raconter comment il est arrivé dans le monde du cinéma et ce qu'il y a réalisé. Ce sont au contraire de petites mines de renseignements, ouvrant à la réflexion sur le jeu, le son, la composition de l'image, par exemple. En expliquant concrètement quelques facettes de leur métier, illustrées par de petites anecdotes relatées en toute simplicité, ces artisans du cinéma québécois nous apprennent ce que dictionnaires et livres d'histoire ne peuvent pas cerner, leur irremplaçable expérience.

Sylvie Beaupré

PROMENADES LITTÉRAIRES DANS MONTRÉAL

Monique LaRue
en collaboration avec
Jean-François Chassay
Québec/Amérique, 1989 ;
49,95 \$

À l'origine de la recherche qui a donné lieu à *Promenades littéraires dans Montréal*, Monique LaRue et Jean-François

Chassay se demandaient en quoi le roman concourt à la compréhension d'une ville. La question n'est pas neuve et sans doute devait-elle animer Antoine Sirois qui avait fait de *Montréal dans le roman contemporain* (Didier, 1968) le thème de ses études de doctorat ; elle vaut toutefois d'être périodiquement posée car la ville est le lieu de toutes les métamorphoses (y compris quand elle stagne ou se ratatine car alors elle marque le temps, elle en fait quelque chose de soudain mesurable).

Pour qui ne l'habite pas, Montréal manifeste d'évidence qu'elle reste résolument engagée dans un processus d'auto-mythification. Sa presse, sa télé (qui sont aussi *notre* presse, *notre* télé) y travaillent sans répit, constamment surprises en flagrant délit de ne plus considérer le reste du pays autrement que s'il n'était que son immense banlieue. La voracité de Montréal est telle — en cela elle est une grande ville — qu'elle rend tout semblable à elle-même, malgré qu'elle ne soit pas toujours sûre d'être quelque chose. À Montréal, on se croit parfois ailleurs ; ailleurs, on ne se croit jamais à Montréal.

Mais le roman ? Même si on est porté à penser qu'il n'est de roman que de Montréal (no-

tamment depuis le courant réaliste — montréaliste — dominé par les Bessette, Major, Archambault et Jasmin), sans doute faut-il se garder d'oublier que les livres ici mis à contribution n'ont pas tous eu comme objectif premier de prêter vie à la ville comme Rodenbach l'avait fait de Bruges-la-Morte et Aragon de Paris (*Le paysan de Paris*). Aussi me suis-je constamment senti gêné de ne pas être davantage convié par les univers déraisonnables de Jean Basile et de Victor-Lévy Beaulieu. J'ai été parfois consterné de constater que nos romanciers versaient dans ces lieux que l'on dit communs dans la mesure où ils ne désignent pas plus Montréal que toute autre ville ou qui la redissent sans cesse dans les mêmes termes, ceux qu'utilisaient l'armée de monocles et de mantantes — qui n'étaient pas écrivains, que je sache — en me la faisant découvrir il y a 25 ans.

Paradoxalement, c'est l'excellence du travail des auteurs de *Promenades* qui est cause du dur constat que voilà. Et leur fidélité à des textes qui,

somme toute, n'en méritaient pas tant et qui les a amenés à construire leur parcours sur une cascade de citations. Il sera indispensable de refaire ce bel ouvrage de référence à tous les quarts de siècle ! Montréal n'a pas dit son dernier mot.

Gilles Pellerin

LE BIOLOGIQUE ET LE SOCIAL

Nadia Khouri

Le Préambule, 1990 ; 32,00 \$

Voici une mise en question systématique dont le titre du premier chapitre résume bien l'objet. Il s'agit pour Nadia Khouri de soumettre à l'analyse tous les biodéterminismes ; « l'ensemble des thèses à prétention scientifique qui posent que tout comportement social peut être ramené à une détermination biologique sous-jacente et pleinement expliqué par elle, selon une logique causale, simple et directe ». Déconstruite sera donc la logique des raisonnements, tout comme les corrélations qui deviennent insidieusement causalités. Scrutés, les rouages des mécanismes biologiques en question : l'effet du gène, ce sur quoi il agit, ainsi que les comportements sociaux qu'il est censé expliquer, leurs caractéristiques ; sont-ils bien définis ou disparates ? Réductions et glissements de sens sont démasqués, démontés. Finalement, de la prétention scientifique, il ne reste rien.

La prose était belle. Les sociobiologistes ont régulièrement pris la parole en dehors du champ scientifique ; souvent pour cautionner le racisme, le sexisme, la compétition et le néo-libéralisme. Dans les prises de position des tenants du biodéterminisme, que des certitudes ; plus de traces des débats, controverses, et hypothèses qui traversent la science, et par lesquels elle avance. Ces passages, en allers-retours, du champ scientifique à celui des médias et de la politique sont également passés au peigne fin.

Madame Khouri n'attaque pas la sociobiologie sur le fond ; cela a déjà nourri de célèbres polémiques où les adversaires se sont accusés à quimieux-mieux d'être les porte-parole de quelque idéologie ; c'est à la forme qu'elle s'en prend. Son analyse est essentiellement rhétorique ; c'est la logique du discours qu'elle dis-



sèque. L'entreprise systématique qui en fait un modèle du genre, aux vertus pédagogiques incontestables. Une question demeure toutefois quand on a lu Feyereabend et d'autres épistémologues *anarchistes* qui allèguent qu'en matière de démonstration scientifique *anything goes*. Quel discours scientifique, soumis à une telle inquisition, ressortirait sans tache ?

Andrée Fortin

PAUL HUNTER. ŒUVRES EN VUE

Louise Déry
Musée du Québec, 1990 ;
19,95 \$

L'artiste québécois Paul Hunter présente New York, sa ville d'adoption depuis 1981, à travers des groupes d'œuvres explorant chacune un aspect particulier de la relation qu'il établit avec la métropole. Depuis cinq ans, ses séries suivent une « trajectoire créatrice » précise. Elles composent une histoire de la connaissance que Louise Déry, conservatrice en art actuel au Musée du Québec, a voulu nous raconter. Au départ, la rétrospective *Œuvres en vue* avait le mérite de s'intégrer harmonieusement à la production de l'artiste : les œuvres semblaient s'être regroupées d'elles-mêmes, présidant ainsi à l'organisation de la salle. Le catalogue publié à cette occasion adopte la même structure et l'explique admirablement en nous proposant des pistes d'interprétation. Avec sensibilité, Louise Déry nous dévoile en effet les passages subtils qui relient chacune des séries. Des associations de mots choisis pour leur pouvoir évocateur décrivent aussi bien une étape particulière de l'acquisition de la connaissance qu'elles suggèrent une ambiance propice à la perception et à la compréhension des œuvres. « Scruter, regarder, découvrir, observer, détailler, discerner, examiner, profiler » amorce ainsi la partie « Voir New York », du catalogue. « Être à New York », « Matières, paysages, corps », « Le corps comme paysage », « Façonner le pouvoir », sont autant de pistes à la fois nouvelles et familières qui proposent des lectures ici des énigmatiques boîtes à atmosphère, des sensuels paysages de céra-



mique ou des reflets biomorphiques, là des bustes de polymère sur socle de bois et des *street jewels*, objets de la rue emprisonnés dans la cire. L'intérêt du catalogue réside dans le fait que les étapes de la connaissance esquissées de la sorte guident autant le visiteur qu'elles décrivent la démarche de l'artiste. *Œuvres en vue* dirige et nourrit la réflexion amorcée lors de la visite. Après le catalogue *Paysages verticaux*, qui témoignait davantage de la présence des œuvres qu'il ne tentait de les expliquer, Louise Déry s'engage résolument dans une voie qui allie la proximité de l'œuvre à l'accessibilité du propos. Un tel parti pris entraîne inévitablement un élargissement du public cible. La perspicacité du commentaire charme et captive par la justesse de ses descriptions et le style laisse transparaître un désir certain de souscrire à l'idée que l'intelligence d'une réflexion sur l'art contemporain reste compatible avec la clarté de son expression. Avis à l'esthète timide et au lecteur sensuel qui sommeille en vous, ces quelques clés d'interprétation vous encourageront à partir à la découverte de l'art contemporain. On aurait souhaité que les services de l'Éducation du musée saisissent l'occasion de piquer la curiosité d'un public encore plus large, l'exposition s'y prêtant. Les publications du Musée du Québec restent néanmoins à suivre.

Nicole Laplante

TRENTE ANS DE RÉVOLUTION TRANQUILLE

Sous la direction de Marc Lesage et Francine Tardif Bellarmin, 1989 ; 19,95 \$

D'abord l'œil glisse, indifférent, sur la couverture peu attrayante de l'ouvrage. Pourtant le regard a enregistré une information intéressante et, dans

un mouvement de retour, il s'accroche au titre. Une interrogation surgit : La période de l'histoire du Québec qu'on a nommée la Révolution tranquille aurait-elle duré trente ans ? Vivement, on ouvre le livre, curieux de connaître une nouvelle interprétation de l'histoire du Québec. Et lorsqu'on nous propose, dans un élan de poésie sociologique, d'observer les trente dernières années sous quatre grands axes soit ceux de « l'âme », de « l'héritage », de « la cité » et du « pays » ; alors on est séduit et on ne résiste plus à plonger plus loin.

À l'été 1989, les membres du Centre justice et foi et l'équipe de la revue *Relations* organisent leur session annuelle sur le thème de la révolution tranquille. Marc Lesage et Francine Tardif seront chargés de circonscrire l'événement. Seize conférenciers, aux trajectoires personnelles et aux horizons sociaux et politiques différents, sont invités à s'interroger sur les impacts de la révolution tranquille sur les mouvements et les institutions ; son influence sur les projets collectifs, ses répercussions sur les individus et leurs valeurs et, enfin, en guise de bilan, sur les réalisations et les perspectives actuelles de changement. Des commentateurs seront là pour enclencher et orienter les discussions et conclure chacun des temps.

Il est intéressant de voir comment chacun a interprété la consigne et le thème qui lui étaient assignés, les uns insistant parfois sur les changements individuels ou les bouleversements sociaux, les autres sur l'engagement chrétien ou le processus de sécularisation, l'implication sociale, ouvrière ou féministe. L'avantage d'une telle initiative est de dresser un portrait varié et riche de la période étudiée dans un esprit pluraliste et démocratique qui constitue son principal défi et la leçon à en tirer. Il y a un inconvénient : devoir s'habituer chaque fois à de nouveaux langages. Cette difficulté apparaît même chez les commentateurs qui réussissent parfois mal à se situer dans le cadre des différents exposés.

Les bilans qu'on tire d'une période sont souvent présage de réalignement et cette vaste analyse trajectoire appellerait un aboutissement. Or, on reste

sur son appétit ; on réalise à la lecture des différents textes, que l'avenir se dessine timidement et reste en grande partie prisonnier du passé. L'avenir des mouvements serait-il en panne lorsqu'il s'envisage en continuité avec la Révolution tranquille ? ou lorsqu'il est imaginé par la génération qui l'a vécue ? À quand l'après-révolution tranquille ?

Johanne Gauthier

DE LA SOCIABILITÉ, SPÉCIFICITÉ ET MUTATIONS

Sous la direction de Roger Levasseur Boréal, 1990 ; 27,95 \$

Les actes de colloques amènent chaque fois leurs bonnes et mauvaises surprises : textes inégaux, manque de cohérence globale, résumés de thèses de doctorat, difficilement accessibles autrement, et propos répétitifs de vieux bonzes. *De la sociabilité, spécificité et mutations* ne fait pas exception.

Ce recueil, qui reprend des communications sur la France et sur le Québec d'hier et d'aujourd'hui, trouvera peu de lecteurs également attentifs du début à la fin. Tous pourront néanmoins remarquer à quel point la sociabilité est essentiellement située dans l'espace-temps. Il est difficile à un Québécois de tout saisir sur la France du XVI^e et même du XX^e siècle, sur le militantisme culturel par exemple, tout comme les Français cerneront difficilement le non-dit de certains textes sur l'Ordre de Bon Temps ou la Société Saint-Jean-Baptiste. On note aussi la différence entre l'approche des sociologues, très politique, axée sur le changement social, et celle des historiens. Bien que la sociabilité prenne les formes les plus variées selon les époques et les lieux, on se demande par moment si tous parlent de la même chose.

La sociabilité : objet ou approche ? au singulier ou au pluriel ? En fermant le recueil, consacré non pas à la théorie mais à l'illustration du concept, on ne le sait pas nécessairement, mais on aura appris sur la vie quotidienne, les associations formelles et informelles, d'hier et d'aujourd'hui, de France et d'ici.

Andrée Fortin